

Sofia-Abeba
1987

Depuis quelques mois et plus précisément depuis les semaines qui ont suivi la catastrophe nucléaire de Tchernobyl survenue le 26 avril de l'année dernière, j'ai l'impression que mon pays subit de subtiles transformations. On n'oblige pas impunément, comme ce fut le cas, les gens et particulièrement les enfants ou les tout jeunes adolescents de mon âge à rester chez eux pendant plusieurs semaines. On n'interdit pas la consommation de la plupart des fruits et des légumes récoltés immédiatement après la nouvelle de l'accident tout en oblitérant auprès de la population les conséquences sanitaires et écologiques des irradiations innombrables sans s'exposer à plus ou moins long terme à des répercussions sociales, économiques ou politiques d'ampleur. Cela fait longtemps que le peuple n'est plus spontanément descendu dans la rue.

PREMIER JOUR

Samedi 4 avril 1987

L'Afrique

Une Éthiopie possible

Il y a quatorze ans je suis née en Éthiopie, dans la capitale du pays m'a-t-on toujours dit. Je me suis longtemps satisfaite de ne pas en connaître le nom. Un jour, il y a peut-être cinq ou six ans de cela, j'ai finalement voulu le connaître. Je me souviens encore qu'il m'avait fallu le répéter plusieurs fois avant de le retenir. Cette ville s'appelle Addis-Abeba ; je n'y suis encore jamais allé.

En ce jour de saint Isidore du calendrier géorgien je peux avancer sans hésitation que ma mère, alors qu'elle était en voyage avec mon père, ne s'attendait pas à accoucher en Éthiopie, pays dont aujourd'hui encore j'ignore tout ou presque. À l'époque, mes parents avaient obtenu pour des raisons professionnelles et pour la première fois de leur vie le droit de sortir de leur propre pays. Je suis ce qu'on appelle une enfant prématurée.

Être née par hasard il y a douze, treize ou quatorze ans en Éthiopie ce n'est pas pareil que d'être née par hasard en Ethiopie il y a douze, treize ou quatorze ans. Souvent la langue me joue des tours et je ne sais plus ni parler ni écrire. Je me mets à douter.

J'aimerais beaucoup me documenter à propos de cette ville voire et de ce pays auquel je peine, sans comprendre pourquoi, à associer le nom d'État. Ici, à Sofia, dans le pays et l'État communiste mais non pas soviétique qui s'appelle la Bulgarie, je ne parviens pas à trouver suffisamment d'éléments en mesure sinon de satisfaire une curiosité que je qualifierais de légitime si jamais j'étais amenée par quelque

esprit retors à la qualifier du moins à m'aider dans une quête que les souvenirs et les connaissances de mes parents ne contribuent pas à rendre consistants. Aussi voilà à peu près tout ce que je sais d'Addis-Abeba : sa population est plus nombreuse que celle de Sofia, de l'ordre de 30 % supérieure ; bien que située comme Sofia à la montagne, la capitale de l'Éthiopie se trouve toutefois à une altitude nettement plus élevée puisque la sienne est comprise entre 2 300 mètres et 2 600 mètres ; elle est depuis les années 1960 le siège de l'Union africaine.

En Bulgarie, les noms de famille s'accordent en genre et en nombre. Si j'étais un garçon ou en tout cas déclaré comme tel à l'état civil, mon nom serait, comme ceux de tous les hommes de ma famille, Lubov. Puisque j'ai été déclarée fille et que tout semble me porter à croire que j'en suis effectivement une je m'appelle Lubova. Notre famille est quant à elle appelée Lubovi, la lettre finale i étant en langue bulgare une marque courante du pluriel. L'idée qu'un nom propre puisse ainsi changer me plaît. Sans doute serait-il possible d'envisager voire d'inventer d'autres règles affectant la manière de dire et celle d'écrire les noms propres. En Bulgarie mais aussi dans d'autres pays.

Parij

Aujourd'hui, en rentrant de l'école, lorsque je me suis rendue dans la cuisine, l'envie d'ouvrir le réfrigérateur m'a prise. Je l'ai trouvé rempli et ai listé une bonne partie de la

nourriture qui y était présente. Il y avait de la fêta de brebis, de chèvre et de vache, du lait, des yaourts, du *bon* filet, trois concombres, un reste de mish-mash datant probablement de la veille et que je n'avais pas eu le loisir de goûter on encore de baklavas auxquels je n'ai pas pu résister. Sans doute ces aliments ou les éléments des différents plats présents proviennent-ils directement des halles qui font face à la mosquée Bania Bashi, laquelle date du seizième siècle et est l'œuvre de l'architecte Mimar Sinan, et ont-ils été transportés par mon père et par ma grand-mère paternelle jusqu'à notre maison en caddy, à pied ou en tramway. La dernière paye de mon père a probablement été entièrement dépensée mais j'imagine que ma mère avait dû préalablement prendre soin de prélever dedans quelques billets de leva pour les mettre de côté, cela dans la perspective des jours difficiles.

L'espace de notre cuisine n'a pas été conçu pour un autre usage, ce qui le rend à la fois pratique et agréable. Ce n'est pas toujours le cas des cuisines de nos amis ou de notre famille dont les appartements, anciens, ont souvent été réaménagés afin d'être conformes à la politique du régime en matière de logement qui est, m'a-t-on expliqué, liée à la migration massive d'habitants des campagnes vers les villes moyennes et grandes, le phénomène étant particulièrement marqué à Sofia. Je pourrais me référer à la cuisine de l'appartement de l'une de mes tantes. Dorénavant plus petite, puisqu'une partie de sa superficie précédente a été prélevée pour constituer une chambre en mesure d'héberger un étu-

diant de province, la cuisine maintenant toute en longueur ressemble davantage à un couloir qu'à un espace commode pour à la fois préparer un repas et envisager l'y manger. Pourtant aucun des habitants et des habitantes de cet appartement en âge de décider des choses n'envisage même en rêve de revenir un jour à la disposition qui prévalait. Chez nous, ainsi que ma grand-mère paternelle ne cesse de le remarquer ou de le faire remarquer, les conditions de vie sont loin d'être idéales sans doute parce que nous sommes trop nombreux pour l'espace disponible. Aussi avons-nous tendance à détourner plusieurs des pièces de leurs fonctions. Il nous arrive très souvent de petit-déjeuner, de déjeuner ou de dîner au milieu des lits, de travailler ou encore de bricoler dans la cuisine y compris lorsque ma mère ou ma grand-mère y préparent à manger. Nous vivons à six dans notre appartement mais très souvent à cinq car mon grand-père paternel ne se gêne pas pour découcher autant que faire se peut. Il ne supporte absolument pas la relative promiscuité qui est la nôtre. Personnellement, c'est son absence par trop régulièrement qu'il m'est difficile d'accepter.

Un jour, avant que le futur ne devienne une réponse, je partirai. Je ne me contenterai pas de partir en quittant ma famille, mes parents et mes amis, passant de nouveau d'un pays à un autre ; je changerai de nom et de sexe, par chance sinon par fortune. Je laisserai probablement aussi la porte ouverte à quelque changement par obligation. Restera à savoir pour quelle raison précise. Bien qu'étant encore loin d'avoir rempli les formulaires et d'avoir obtenu les papiers

nécessaires à mon émigration, je sens que celle-ci sera irrémédiable quand bien jamais je ne voudrais être considérée comme une réfugiée, même politique. Sans être adoubee par qui que ce soit, j'irai en France et je vivrai à Paris non pas pour avoir le loisir de pouvoir chaque jour voir de plain-pied la Tour Eiffel mais pour me demander chaque fois qu'il me viendra à l'idée d'écrire une phrase de quelle manière la construire : parler et, plus encore, écrire en français constitue pour moi un véritable défi.

Si jamais il m'était impossible ou plus évidemment interdit de vivre à Paris, je ne sais pas ce que je deviendrais. Puisqu'il me conviendrait de devenir quelque chose plutôt que quelque chose, sans doute éprouverais-je le besoin ou le désir en premier lieu de me rendre en Éthiopie. Quoiqu'il advienne je ressentirais probablement ce qu'en langue allemande on désigne par *das Heimweh*, le mal du pays. Je serais loin de parents que je verrais rarement, en tout cas trop ou si rarement que je ne pourrais plus avoir conscience de la familiarité qui continuerait de nous lier d'autant que les objets de notre environnement autrefois quotidien constitueraient pour moi, dans une dynamique quasi morbide, des motifs d'interrogation quant à leur nécessité, à leur encombrement voire à leur disparition programmée.

Partir signifie que je quitterai tous mes proches sans exception, mes parents et ma famille en particulier. Je serai au monde sans plus jamais privilégier les liens du sang, les liens de la famille élargie, recomposée, décomposée, nucléaire ou *paratonnerre*, ceux de l'appartenance à un État

ou à une nation quels qu'ils ou qu'elles soient. J'aurai pour représentations des images de ma vie passée en Bulgarie des photographies, des souvenirs mais aussi la multitude de dessins ou de croquis que je réalise à tout bout de champ et que j'accumule dans des boîtes de chaussures.

Afin de vivre durablement en France, il me faudra bien devenir française d'une manière ou d'une autre. Devrais-je me marier pour cela que je me marierais. Devrais-je être déchue de ma nationalité bulgare que je la regretterais. Je ne me fais guère d'illusion ; il est impossible d'échapper à un quelconque État ; il est impossible de ne pas appartenir à l'État qui, en droit, en toute circonstance, est innocent.

Jamais, jusqu'à présent, mon désir de partir ne s'était encore manifesté avec une telle évidence et une telle détermination. J'ai l'impression que le fait de l'écrire m'a permis ce soir de le révéler et que réside même là l'unique raison d'être de ce qui ressemble à un début de journal intime.

Feux d'artifices

Lorsque je passe la tête par la fenêtre de la pièce à vivre qui regroupe la salle à manger et la chambre à coucher de nos parents aimés, je pense à notre petit chat Ali, incorrigible chasseur de geckos, qui en est tombé il y un an et qui, du sixième étage, ne s'est, heureusement, fracturé qu'une patte, laquelle ne s'est malheureusement jamais correctement remise l'obligeant ainsi à boiter, à perpétuité je le crains. Ce

stigmatisme ne l'empêche pourtant nullement de monter régulièrement encore sur le rebord de cette même fenêtre ou sur celui de l'une des trois autres qui exposent tout au long de la journée notre appartement aux rayons du soleil lorsque ceux-ci ne sont pas voilés. Ali n'est pas le seul à arpenter le bord des fenêtres de l'appartement. Mon frère, de préférence en l'absence de mes parents, s'assoit souvent sur leur rebord ou, pire, monte dessus, se penche au-dessus du vide tout en ne se tenant que d'une main à leur encadrement. Moi-même je crains pour sa vie lorsqu'il se livre à cette sorte d'acrobatie ou de pitrerie mais me transforme bien vite en sa complice voire en son inspiratrice dès lors qu'il s'agit de jeter de seaux ou des bassines d'eau sur les passants !

Ma grand-mère, francophone et francophile, parce qu'elle dit les apprécier, me parle souvent des feux d'artifices qui, en France, sont tirés en nombre chaque 14 juillet afin de commémorer la Révolution Française. Elle n'est pas à une contradiction apparente près ; elle accuse cet événement historique d'être à l'origine du communisme et, par voie de conséquence, de l'instauration en Bulgarie, au sortir de la Seconde Guerre mondiale, d'un régime qui s'en réclame. Ma grand-mère dit adorer les feux d'artifices ; je n'ai jamais osé lui demander si elle en a déjà vu un réellement, ce dont je doute. Elle est en tout cas parvenue à me les faire aimer également. J'espère avoir bientôt l'opportunité d'en vivre un, peut-être à ses côtés, penchée à cette même fenêtre.

Si je n'ai encore jamais vu de feux d'artifices, j'ai en revanche déjà vécu un tremblement de terre d'une magni-

tude six sur l'échelle de Richter puis nul autre. Je me demande dans quelle mesure il est possible de comparer les secousses alors ressenties avec de violentes turbulences subies à bord d'un avion. Il paraît que voler dans un aéronef donne de temps à autre l'opportunité de voir des paysages magnifiques du ciel ou de la terre mais qu'il faut y faire la queue pour aller aux toilettes et que la promiscuité y est très importante. Aussi, de manière assez naïve je l'avoue et bien que n'ayant jamais de ma vie été confrontée à une situation désagréable de cette sorte, je me demande comment il serait possible de réduire la durée de la file d'attente des toilettes sur les avions de ligne. Ce genre de question pourrait on ne peut mieux convenir, sans contrevenir aux bonnes mœurs, à l'initiation d'un projet de design puisque les termes *designo* en italien, *dessein* en vieux français et *design* en anglais, renvoient tous directement ou indirectement à la conception d'une chose, la queue ou plutôt l'absence de queue en étant une parmi d'autres ! À propos, si un avion échoue dans sa course au décollage, qu'advient-il ? Peut-être est-ce la question que mon frère se pose ou bien systématiquement ou bien régulièrement lorsqu'il se déplace au bord de la fenêtre de notre chambre et, en cette époque de l'année, l'ouvre pour observer les avions atterrir et décoller. À l'aéroport de Nice, ville dans laquelle mon grand-père paternel a fait, je dirais dans les années 1950, des études d'économies et y a obtenu un doctorat de l'époque, il terminerait probablement dans la mer.

Sans que je n'aie jamais pu vraiment comprendre pourquoi, cette même grand-mère eut une fois le droit de se rendre en France, à Paris, en compagnie de sa sœur aînée. D'une seule nuit passée au palace Ritz elle m'a déjà souvent parlé. Elle n'avait pas voulu dormir, émerveillée qu'elle était de vivre une telle expérience. Et une seule fois m'a-t-elle fait part de son étonnement à l'égard de la présence de nombreux tunnels automobiles dans le centre de la capitale française. À Sofia, je n'en connais pas. Ici cependant des souterrains existent ; ils jalonnent le centre-ville, reliant les centres névralgiques du pouvoir.

Une mouche tourne autour de moi depuis deux minutes. Je suis d'habitude très cruelle envers les insectes. Mais mon ami Ivo m'a avoué hier qu'il apprécie la compagnie des mouches. Il aime, assure-t-il, les sentir à même sa peau. Il apprécie plus particulièrement leurs déplacements. Plus généralement il trouve l'observation des mouvements des mouches ainsi que ceux des fourmis fascinants. En ce moment-même, alors que cette mouche va et vient, je tente de l'observer et de m'y intéresser sans être tentée presque par réflexe, de la chasser voire de chercher à l'éliminer. Ne parvenant pas à me concentrer suffisamment, je me suis mise à dessiner d'abord une ruche d'abeilles, ensuite des abeilles. J'ai fini par y associer un pot de miel en me demandant comment le pot qui est actuellement dans la cuisine a été acheminé jusqu'à notre marché de Sofia. J'en aurais presque oublié la mouche qui volait pourtant encore dans la pièce. Pour me concentrer à nouveau, j'ai focalisé mon

regard sur l'étagère remplie de livres qui est située juste à gauche de la fenêtre. Y sont rangés des romans, le plus souvent au format poche. Quelques-uns sont écrits en français. Il y en a par exemple de Flaubert ou de Hugo. Plusieurs, traduits en bulgare, sont d'auteurs états-uniens du début de la seconde moitié du *xx*^e siècle. Quelques babioles et autres photos noir et blanc sont disséminées sur les sept niveaux qui la composent. Sur l'une de celles-ci, qui doit probablement dater de cinq années environ, je m'y reconnais, assise sur les genoux de mon père.

J'aimerais ouvrir la chaussée à l'aplomb de cette fenêtre, creuser à l'aide d'une pelleuse l'asphalte d'abord, le sous-sol ensuite, sur une profondeur de cinq mètres environ, pour y construire, sinon en béton en granit, un bassin d'eau douce à l'intérieur duquel j'introduirais trois poissons rouges, deux limandes et trois truites mais aussi deux nénu-phars afin d'y observer jour après jour la vie s'y déployer. Pour le moment, observer celle des plantes grasses qui sont disposées me semble-t-il de manière désordonnée tout autour de la fenêtre et qui sont entretenues par mon père me satisfait. Leur terre paraît humide, indice sans doute suffisant pour en déduire qu'elles ont été arrosées il y a quelques instants. L'emploi du participe passé du verbe entretenir convient en l'occurrence assez bien si je me réfère à l'étymologie du seul verbe tenir laquelle est la même que celle du verbe habiter bien que je ne me laisse pas compter par les généralités permises par l'étymologie.

Il y a une semaine, au beau milieu de la nuit, un incendie s'est déclaré au dernier étage de l'immeuble situé immédiatement à gauche de celui que je vois juste en face de moi. Malgré la chaleur exceptionnelle pour cette période de l'année, tout le voisinage avait dû croire qu'il aurait été relativement aisé d'en venir assez rapidement à bout. Malheureusement, le vent se leva et les flammes doublèrent d'intensité avant que les pompiers ne parvinssent à les maîtriser. Deux heures après le déclenchement du sinistre, l'ensemble de l'étage avait quasiment brûlé. Aucune victime – ni être humain ni animal domestique – ne fut à déplorer. À titre presque encore enfantin, je me demande si l'heur voire le bonheur présentent quelque rapport avec cet événement. Sans doute serai-je un jour en capacité d'explicitier et l'intuition et le pré-sentiment qui m'incitent non pas à croire mais à imaginer positivement cela sans le penser.

Maintenant que mon attention se disperse à nouveau, je me dis qu'il serait peut-être utile que je reprenne la lettre que j'ai débutée ce samedi matin. Je l'écris à l'intention d'un garçon de ma classe qui prend un malin plaisir à m'agacer. J'y liste une série de questions dans laquelle je n'ai pas encore commencé de mettre bon ordre. La voici en l'état.

Bonjour Vlado,

Pourquoi ne m'appelles-tu jamais par mon prénom ou, même, par mon surnom ? Pourquoi trouves-tu la couleur de ma peau trop mate au point de me traiter de tzigane ? Pourquoi sembles-tu d'ailleurs détester si vilainement les tziganes ? Parce qu'on dit qu'ils volent les fleurs sur les

tombes du cimetière central et qu'ils les revendent ensuite à plusieurs coins des rues du centre-ville ? Pourquoi ne dis-tu rien quand je t'assure que mon idéal de femme est une grande blonde à la taille fine et aux hanches mesurées, à la peau si blanche que personne ne pourrait la considérer comme une Bulgare de naissance ?

Considérant finalement que je pourrais la reprendre à un autre moment afin de l'améliorer grandement, j'ai continué d'écrire mais cette fois-ci le début d'une chanson. À mon âge, devrais-je déjà exactement savoir ce que je voudrai faire plus tard ? Bien que je ne le sache aucunement, il me plaît de m'imaginer chanteuse, peut-être parce que l'idée d'écrire des paroles, de composer de la musique et de faire œuvre de poésie apprécie l'estime que j'ai déjà du monde. Loin de moi l'idée d'associer strictement ou purement et simplement les activités qui seraient liées à cet état à un travail, aux ordres exécutoires qui, presque fatalement, en découlent. Voici toujours les premières paroles qui me viennent à l'esprit.

Je t'aime Evgueni, merveille de beauté.

Ensemble nous sommes beaux et magnifiques.

J'aimerais bien en écrire davantage mais je viens tout juste de me souvenir que j'avais rendez-vous il y a un quart de cela avec mon amie Viktoria pour aller voir un film au cinéma Droujba qui se situe quasiment en bas de la maison, au lieu-dit Odéon. Viktoria va être obligée, à moins d'être elle-même en retard – ce dont je doute car habituellement je la fais systématiquement attendre – de patienter un

moment supplémentaire puisqu'il m'est impossible de réfréner de noter quelques paroles de plus :

I love you darling of my life.

Is this in English senseful, isn't it ? m'a demandé une première fois ma grand-mère qui m'a entendu fredonner ces paroles alors que je cherchais à les mettre en mélodie. Presque instantanément, elle s'est corrigée et a prononcé les mots suivants : *Does it make sense in English Sprache ?* J'aime énormément ma grand-mère. Faisant semblant de confondre l'anglais avec l'allemand, elle m'a permis d'enrichir mon vocabulaire germanisant lorsqu'elle m'a subtilement expliqué que *die Sprache* signifie langue, dans toutes les langues.

Il est toutefois grand temps que j'aie retrouvé Viktoria.

Une question de genre mais de sexe

Malgré mon jeune âge, on m'a souvent déclarée scandaleuse. Scandaleuses le sont également les queues des heures durant devant ou dans des magasins utiles à se procurer quelques produits frais ou bien encore ces ruptures d'approvisionnement qui sont autant l'erreur d'une gestion commune de la misère et de la domination – j'invoque pour qualifier cela le mot venu de l'Ouest de *management* – que la conséquence de l'exercice d'une terreur étatique. Quelles histoires nous conte-t-on en fait et à force ? Produire ne devrait pas être un problème pour un pays comme le mien. Je sais pertinemment qu'une majeure partie de sa superficie

est aujourd'hui montagnaise mais je n'ignore pas non plus qu'en d'autres époques encore récentes, les habitants de la Bulgarie, certes nettement moins nombreux, ne rencontraient pas les mêmes difficultés pour pouvoir manger quotidiennement. Partout dans les pays désignés comme impérialistes, population et espérance de vie augmentent sans, qu'à ma connaissance, il n'y ait de difficulté particulière pour s'approvisionner. Bien au contraire. J'ai même l'impression que certains appareils productifs frisent la surproduction. C'est en tout cas ce que me relate mon grand-père paternel, celui que, dans la famille, on appelle « l'économiste ».

Scandaleuse je le suis parce que je peux tout dire mais aussi tout aimer. Ne peut-on pas tout aimer ou est-il interdit de tout aimer ? Ne devrait-on adorer que Dieu voire le Parti Communiste Bulgare, le PCB ? S'agit-il d'un problème à l'égard de la notion de totalité, laquelle rend malade plus encore que l'argent et la technique ? La liberté, telle qu'elle existe de l'autre côté du rideau de fer, permet-elle de tout dire, de tout penser sans jamais craindre d'être accusée pour ce que l'on dit voire pour ce que l'on pense ? Si jamais une telle liberté existe effectivement quelque part, là-bas, je l'envie avidement aux pays qui autorisent son existence et son exercice. En attendant de pouvoir un jour viendra en France je l'espère en profiter, je suis régulièrement contrainte de participer à des défilés à l'intérieur desquels se succèdent l'armée et son matériel militaire ainsi que des représentants de différentes couches de la société commu-

niste, lesquels passent sans trop feindre une vaine indifférence devant les plus hautes autorités rassemblées en face de l'ancien palais du tsar, dans la salle de bal duquel ma grand-mère paternelle me raconte avoir autrefois dansé. Contrainte et obligée je le suis bien plus intimement encore lorsque des femmes viennent parfois le matin sonner à la porte de la maison afin de contrôler ma coiffure et m'empêcher de porter des cheveux trop longs. Elles ne s'intéressent pas encore à mon tour de poitrine. Sinon, elles auraient déjà détecté ce que je crains constituer l'amorce d'une malformation. Pour le moment en effet, mon seul sein gauche se développe pendant que le droit reste pratiquement plat. À mon âge, il m'est encore facilement possible d'entretenir une confusion certaine de genre dont il m'arrive d'user pour tenter de me rapprocher d'une fille que je crois attirée par le sexe opposé au sien peut-être parce que j'hésite à me choisir une identité sexuelle. Rien ne me décide à être une jeune fille ou un jeune homme. Pareille indécision sans doute est-elle aussi scandaleuse et rejaillit-elle sur ma personne publique. Je demeure complètement incertaine de mon identité et ne comprends ni pourquoi ni comment mes seuls papiers civils suffiraient à la déterminer. Reporter à plus tard toute réflexion approfondie quant à pareille indécision ne fait que décaler l'éclosion d'une angoisse qui, pourtant, je le pressens, point déjà.

Prénom à la gomme

J'aurais préféré me prénommer Alexandra ou bien recevoir un prénom éthiopien car je dois composer avec un prénom sans queue ni tête qui ne correspond nullement aux coutumes bulgares. Je ne sais même pas comment l'état civil a pu l'accepter, lui qui ne reconnaît normalement que ceux en usage dans le bloc de l'Est. Tout autour de moi, les garçons se prénomment Andreï, Anton, Boris, Dragomir, Emil, Georgi, Ivan, Kiril, Kamen, Luben, Lubomir, Pavel, Rumen, Stoyan, Teodor, Tsevan, Vladimir et les filles Boyana, Daniela, Dessislava, Elena, Ekaterina, Gergana, Hristina, Mina, Milena, Radostina, Svetlana, Vassilena... Et moi, comment m'a-t-on prénommée ? Pravime. Je ne comprends définitivement pas pourquoi ce prénom, qui ne rime à rien et qui ne signifie rien d'autre que de faire à la première personne du pluriel, m'a été donné. Ma grand-mère maternelle, qui a toujours réponse à tout, tente bien d'avancer au moins deux explications possibles. La première tiendrait à un jeu entre l'usage classique du nous en langue française et celui plus spécifique du nous de modestie ou auctorial qui s'accorde en genre et en nombre de la même manière que la première personne du singulier. Ainsi, mon prénom traduirait-il une résolution possible de la schizophrénie dont tout un chacun peut faire l'épreuve dès lors que l'on vit en société. La seconde renverrait de nouveau vers la culture française et plus particulièrement à l'emploi du nous de majesté qui sert à s'auto-désigner.